

Approfondissements et ouvertures

L'université ouverte en Charente

L'université ouverte répond à un besoin jusque-là vivement exprimé : disposer d'informations non dirigées ou contradictoires recueillies hors des hiérarchies traditionnelles.

Elle est donc ouverte à tous, sans distinction de diplômes, «niveaux», ou connaissances préalables.

Son programme d'activités est fondé sur le libre choix des participants. Ceux-ci ont en commun :

a) Une motivation pour l'information non dirigée ;

b) Une méthode rationnelle de travail,

c'est-à-dire qui consiste à :

— Réunir sur le sujet choisi des documents de base ;

— Analyser individuellement ces documents ;

— Etudier le sujet par groupes de 4 ou 5 personnes et relever les points délicats et les questions à élucider ;

— Réunir pour un débat de quelques heures (un week-end par exemple) ce groupe et une ou plusieurs personnes susceptibles de donner des informations complémentaires et de discuter les points délicats du sujet.

Les frais de fonctionnement de l'université ouverte (achats de livres, déplacements) sont couverts par les participants. Pour l'année 72-73 le budget de l'université ouverte s'est élevé à 1 200 F pour 130 participants.

Depuis 72-73 l'université ouverte a abordé entre autres les points suivants :

● **Linguistique** : l'étude de texte et la réforme du français avec M. Mounin de la Faculté des lettres d'Aix.

● **Biologie** : les origines de la vie avec M. de Rosnay.

● **Psychologie** : le développement de l'enfant avec M. Montagner de la Faculté des sciences de Besançon.

● **Biologie et sociopsychanalyse** : l'autogestion à l'école et dans la société avec Laborit et Paradelle.

● Avec M. Le Roy Ladurie, professeur au Collège de France, sur les thèmes suivants : *Faut-il enseigner l'histoire à nos enfants ?* et les émissions historiques à la télévision.

● Le problème du sommeil et de son importance dans le développement de l'enfant a été abordé avec M. Montagner.

● Le biologiste H. Laborit a présenté son dernier livre : *La nouvelle grille*.

● Après plusieurs séances préparatoires, les participants de l'«université ouverte» se sont réunis autour de Bernard Charlot pour débattre de son livre : *La mystification pédagogique*. Nous vous présentons ci-dessous une synthèse des comptes rendus rédigés à la fin de cette enrichissante rencontre.

Prochaines rencontres annoncées qui seront principalement centrées sur :

1. Yona Friedman : *Utopies réalisables*.

2. Montagné et Sandler : *L'enfant et la communication*.

3. Soriano : *Guide de la littérature pour la jeunesse*.

4. Ruffié : *De la biologie à la culture*.

COMPTE RENDU DE LA RENCONTRE AVEC BERNARD CHARLOT

Bernard CHARLOT, professeur de psychopédagogie à l'Ecole Normale du Mans, est venu dans le cadre de l'université ouverte, participer à un débat sur son livre : *La mystification pédagogique* (Payot). Les séances préparatoires à ce débat avaient mis en évidence un certain nombre de questions qui ont servi de point de départ à notre travail.

PRESENTATION DE B. CHARLOT PAR LUI-MEME

Ses premiers mots ont été : «*La pédagogie n'est pas mon problème.*» Formule lapidaire qu'il a ensuite commentée en faisant référence à ses origines sociales (père ouvrier, puis agent de police, mère dactylo ayant assuré sa formation par ses propres moyens), à ses conditions de vie scolaire (dès la seconde, travail en usine pendant une partie des vacances), à ses premiers contacts avec l'enseignement (enseignant au service de la coopération, il est mis en demeure d'enseigner les sciences de l'éducation sans y avoir été préparé), à ses activités syndicales, à sa nomination à l'Ecole Normale du Mans. Dans tous les cas il constate un décalage profond entre les théories et la réalité : «*La réflexion pédagogique ne tient pas compte du devenir des gens qu'elle forme.*»

LE LIVRE. — Dans *La mystification pédagogique*, B. CHARLOT a mis en forme ses idées sur l'éducation, à la lumière de ses

expériences et de sa pratique. Ce livre s'adresse avant tout aux enseignants, aux militants syndicaux et politiques. C'est un livre non pas théorique, puisque appuyé sur une pratique, mais conceptuel et répétitif : c'est un instrument de travail.

REFLEXION POSTERIEURE AU LIVRE. — La pédagogie masque les réalités inégalitaires de la division sociale du travail. Depuis que son livre a été écrit, B. CHARLOT continue de confronter ses réflexions sur l'éducation avec la réalité sociale. Il fournit au tableau noir certains chiffres qui lui semblent significatifs. Par exemple :

Objectifs du VI ^e Plan	Nombre d'enfants sortant de l'école
Niveau VI (sans formation professionnelle)	25 %
Niveau V (C.A.P., B.E.P., B.E.P.C.) ..	45 %
Niveau III - IV (cadres moyens)	20 %
Niveau I et II (cadres supérieurs)	10 %
Objectifs du 7 ^e Plan	
Niveau VI	43 %
Niveau V	30 à 35 %
Niveau I à IV	20 à 25 %

D'autres chiffres donnés ensuite prouvent qu'effectivement les prévisions sont bien respectées dans la réalité. Voilà ce qu'on attend de l'école. Entre le 6e et le 7e Plan, on constate même une volonté de déqualification professionnelle. La mécanisation de l'évolution technologique au service d'une concentration et d'une restructuration capitalistes visant à accroître les profits transforment les ouvriers qualifiés en O.S. Il faut changer à la fois les finalités de la production, l'organisation du travail et l'organisation sociale.

DEFINITION DU MOT IDEOLOGIE. — Par idéologie, B. CHARLOT n'entend pas seulement système d'idées. Il adopte le sens marxiste du terme qui est proche de mystification. Est idéologique un discours théorique qui prend sa base dans la réalité mais qui s'en coupe ensuite en construisant un système théorique camouflant les réalités sociales. Des idées qui ont une origine dans la réalité deviennent autonomes et illusives. C'est là que réside la mystification. Ce sont surtout les classes et les luttes de classes qui sont ainsi camouflées. Aussi B. CHARLOT cherche-t-il à retrouver la réalité des luttes de classes derrière les théories pédagogiques. La méthode générale étant la méthode marxiste de confrontation constante de l'idée et de la réalité.

L'ENSEIGNANT

C'est pour B. CHARLOT : un homme de culture

- qui se considère mal payé, mal considéré socialement ;
- qui accède souvent à une classe supérieure à sa classe d'origine ;
- qui pense son activité non comme un métier mais comme un apostolat.

Par rapport à ces données générales, B. CHARLOT met en évidence plusieurs types d'enseignants :

- ceux qui se crispent sur leur position traditionnelle d'enseignant ;
- ceux qui se posent en modèle et voudraient être pris un peu pour des martyrs ;
- ceux qui, conservateurs dans leur classe, préparent la révolution en dehors ;
- ceux qui ressentent plus ou moins inconsciemment la mystification pédagogique, qui ne pensent pas pouvoir vivre leurs contradictions et qui fuient l'enseignement...

B. CHARLOT pense, quant à lui, que la contradiction existe effectivement, qu'il faut l'accepter, l'analyser et bâtir à partir de cette analyse.

L'ECOLE

- Elle forme en dispensant des apprentissages : lectures...
- Elle trie (en formant de façon différentielle).
- Elle transmet des modèles de comportement.
- Elle forme la personnalité.
- Elle véhicule des idées sur la société.

Les contenus transmis par l'école sont ceux véhiculés par la société ou exigés par la vie sociale. Mais ils prennent à l'école une forme spécifique, liée notamment au mode de transmission. Cette forme devrait être critique, l'école remettant en cause des principes implicites et des comportements quotidiens qui nous sont tellement familiers que nous les considérons comme naturels. Pour B. CHARLOT, se cultiver, c'est donner un sens à son vécu quotidien, le dépasser pour le comprendre, remettre en cause la façon dont on vit, on consomme, on aime, on a des relations avec les autres. Pour cette remise en cause, l'expression est nécessaire, mais non suffisante. Il faut une élaboration du sens de ce qu'on vit, qui suppose notamment une analyse de la réalité. Mais cela veut dire que la compréhension du vécu révèle aussi les conflits de la société. Il y a mystification quand ces conflits et l'intégration sociale dans la division du travail sont masqués derrière une culture conçue comme consommation d'un produit déjà élaboré.

LA SUPPRESSION DE L'ECOLE. — C'est la conclusion à laquelle arrive I. ILLICH après avoir constaté que l'école, en s'établissant comme instrument obligatoire de toute éducation, bloque à la fois la communication entre les gens et l'accès au savoir socialement disponible.

Pour B. CHARLOT, cette analyse, qui mérite réflexion dans le cas des pays du Tiers-Monde, n'est pas applicable aux pays dits développés. Par ailleurs il pense que ce n'est pas l'école qui crée l'idéologie bourgeoise et qu'elle n'est pas la seule à la transmettre. Elle est transmise par d'autres canaux (vécu social, mass media) et véhiculée au niveau des relations de tous les jours. Enfin, si on supprime l'école, qui sera le plus brimé, sinon l'enfant de la classe ouvrière ?

Une institution éducative est absolument nécessaire, qu'elle soit appelée ou non école, qu'elle soit ou non d'un type éducatif différent de l'école actuelle.

Il faut

- un endroit où certains apprentissages spécifiques aient lieu,
- un espace critique pour une insertion culturelle dans le milieu,
- un lieu où les enfants jouissent d'une vie entre enfants,
- un lieu où l'imaginaire, le tâtonnement, la folie (c'est le rêve, l'inhabituel, le farfelu, «l'anormal») puissent se faire jour.

Seul dans la vie, l'enfant ne peut réaliser tout cela. Ces lieux sont des lieux de regroupement possible, mais comment lier espace et temps ? Il n'y a pas d'éducation sans perspectives, d'où la notion de projets, de plans de travail (cela dénonce la clôture actuelle de l'école par rapport à la vie ; il faut l'ouvrir sur l'environnement géographique, la réalité sociale, le monde des travailleurs).

LA HIERARCHIE DANS L'ECOLE. — Elle s'établit par l'intermédiaire de nombreux moyens tels que le cours plus ou moins magistral, la notation, les diplômes, etc. Cette hiérarchie scolaire prépare l'insertion hiérarchique des jeunes dans la division sociale du travail. B. CHARLOT s'attarde un peu sur l'un de ces outils de la hiérarchie : les mathématiques. Plus les mathématiques sont abstraites, plus elles facilitent la hiérarchisation. Les mathématiques modernes auraient pu et dû aider l'enfant à aborder l'abstraction en le plaçant dans une autre situation pédagogique et dans un autre système relationnel. Ainsi aurait disparu le côté technocratique des mathématiques (les êtres mathématiques existent, le maître les connaît, moi, élève, je les ignore). Et pourtant il y a eu échec. Une des raisons tient à ce que les enseignants ont une certaine idée du processus pédagogique et gardent une idée des relations avec les enfants en contradiction avec la mise en situation des mathématiques modernes (non remise en cause du rapport maître-élève). Ils ont invoqué leur absence de formation à juste titre. Encore faut-il comprendre que la formation par cours magistral n'est pas la seule possible, surtout s'il s'agit ensuite de faire soi-même un cours magistral, sans laisser tâtonner les enfants. En outre, la formation mathématique ne suffisait pas. C'est tout le processus d'apprentissage et la relation pédagogique qu'il fallait modifier.

LES MATHÉMATIQUES, COMME TOUTE SCIENCE, VÉHICULENT DEUX DISCOURS :

- Celui de l'objet que construit cette science auquel elle donnera un statut sans liaison avec le quotidien ;
- Celui qui parle du progrès, qui donne à l'homme la possibilité de dominer son environnement (notion de progrès technique qui n'est pas toujours synonyme de bonheur). La science tient un discours idéologique implicite, qui consiste à s'approprier un pouvoir au nom du savoir, ce qui conduit à l'envahissement du social par le scolaire.

«Les mathématiques modernes ne peuvent pas, à elles seules, réaliser la révolution scolaire ; pas plus qu'elles ne peuvent provoquer la révolution économique, sociale et politique. Mais les mathématiques modernes, comme toutes les formes et les contenus pédagogiques, sont traversées par la lutte de classes. Il y a une façon capitaliste et une façon socialiste de concevoir et d'enseigner les mathématiques modernes.»

QUE PEUT-ON FAIRE SELON B. CHARLOT

L'école ne peut rien à elle toute seule pour lutter contre les réalités sociales. Mais on peut agir pour que l'enfant puisse réagir différemment vis-à-vis de ces réalités sociales.

Le but de B. CHARLOT n'est pas d'élaborer un nouveau système pédagogique, mais de présenter une nouvelle manière d'aborder les problèmes pédagogiques.

Les modèles pédagogiques ne doivent pas être présentés comme éthiques mais comme socio-politiques. Il faut rendre à ces modèles pédagogiques leur signification sociale.

Sortir de la moralisation, par exemple pour la «grève», c'est montrer que la grève est un phénomène socio-politique alors que la morale réactionnaire la montre comme le fait de meneurs ouvriers et que la morale progressiste met en avant la solidarité des ouvriers (la drogue, l'alcool, la prostitution, la voiture... posent des problèmes qui peuvent s'analyser de la même façon). L'école doit assurer une médiation entre l'enfant et les modèles sociaux. Cette médiation doit être assurée à la fois par l'adulte et le groupe d'enfants. Celui-ci n'est pas une micro-société, car il n'est pas confronté au problème social fondamental de la production. La vie dans un groupe d'enfants ne suffit pas à assurer la formation sociale de l'enfant, elle en est cependant une condition nécessaire.

Le rôle de l'enseignant n'est pas de faire des leçons sur les comportements sociaux, mais d'aider les enfants à explorer et à analyser le monde social adulte. Il faut aller sur les lieux du travail, regarder comment les gens vivent et en discuter en termes d'organisation sociale, confronter la réalité sociale avec les grands principes qu'on leur inculque (ex. : liberté, égalité, fraternité). Les enseignants doivent travailler en équipe pour faire un travail de réflexion et d'analyse afin de comprendre comment organiser la société et d'envisager les moyens d'actions.

Répondant à des interventions sur la sensation de frustration éprouvée par l'enseignant aujourd'hui, B. CHARLOT estime que les enseignants croient trop en «leur mission». Ils n'ont pas charge d'âme. Toute la société ne repose pas sur leurs épaules. Ils doivent accepter que les gens apprennent en dehors de l'école, comprendre que le changement social passe avant tout par l'action des travailleurs, et se demander comment participer à cette action.

D'autres interventions ont tendu à dire à B. CHARLOT : «Cela ne suffit pas de faire une analyse rationnelle. Il y a le corps. Il y a une analyse qui passe par le corps. S'enfermer dans une analyse marxiste, est-ce suffisant pour comprendre la complexité de l'homme.»

Pour B. CHARLOT, il y a là une objection importante. Effectivement, la réalité, c'est toujours ce qu'on définit comme telle. Ceux qui disent que le désir est réel, tout comme la division sociale du travail, n'ont pas tort. Mais, posée par les 30 % d'individus privilégiés par le plan, la question du désir

fonctionne comme alibi si, en même temps, ils ne travaillent pas au changement des structures sociales. «Pour mes voisins ouvriers, quelle est leur réalité ?» Mener un combat politique, cela suppose de changer les structures sociales pour changer le vécu quotidien. Vouloir le premier changement et non le second, c'est prendre les moyens pour la fin. Vouloir le second changement et non le premier, c'est réagir en privilégié ou en naïf. Dans une société qui ne sera plus une société de classe, c'est l'exploitation qui disparaîtra. Il ne s'agit pas d'une société uniformisée mais d'une société gérée collectivement et conflictuellement. «Définir corrélativement un projet d'homme et de société, ce n'est pas simplement déterminer ce que doivent être la société et l'homme social. C'est aussi déterminer ce qui dans la société et l'homme social doit être défini, et ce qui, au contraire, peut être laissé à l'initiative, à l'évolution, à la diversité, au conflictuel.»

En synthèse de cet ensemble de réflexions, B. CHARLOT pose les trois séries de questions qui lui semblent fondamentales.

Comment ai-je envie de vivre ? Est-ce que ce mode de vie engendre, ou même suppose, l'exploitation des autres ? Comment doit être organisée la société, et notamment la production, pour que moi et les autres puissions vivre comme nous le souhaitons ?

Comment vivons-nous aujourd'hui ? Acceptons-nous ce mode de vie ? Que puis-je changer pour vivre autrement ? Quelles structures sociales faut-il changer pour vivre autrement, pour que moi et les autres puissions vivre autrement ?

Pour un autre mode de vie et pour la lutte contre les structures aliénantes actuelles, comment faut-il redéfinir le mode de production et de consommation, la science et la technique, la culture, les rapports entre enfants et adultes, l'école et le travail des enseignants ?

Etant bien entendu qu'il s'agit là de questions fondamentales. Mais il y a aussi l'action quotidienne politique, syndicale, pédagogique à mener maintenant. Cette action suppose une contestation systématique de l'actuelle division du travail, aux côtés des travailleurs exploités, et des 75 % de jeunes dont l'échec scolaire est programmé par le VIIe Plan.

Ce compte rendu a été effectué par Renée DUPUY, Edith et Jean-Louis BROUCARET, Claude GRENIER, Marie-Thérèse FEVRIER, René DREY et Maryse GODIER.

Il tient compte des remarques et des compléments apportés après lecture par Bernard CHARLOT. Ce dernier, par ailleurs, en a rédigé la conclusion.

COMMUNIQUE DE PRESSE

(A diffuser le plus largement possible sous forme de motions, articles, G.D., presse locale ou régionale.)

COMMISSION «LUTTE CONTRE LA REPRESSION»

Après Renée BOUDOURESQUE, Annick MENU à Reims, une enseignante vient de nouveau de mettre fin à ses jours à la suite d'un acte d'autoritarisme secrété par l'institution répressive et arbitraire de l'inspection.

A la nouvelle du suicide de Françoise BORDELAIS, nous ne pouvons que réaffirmer notre indignation, dénonçant avec vigueur le système de l'inspection érigé en principe répressif qui continue d'acculer nombre d'enseignant(e)s au désarroi ou au désespoir et dont les jeunes sont les plus touchés.

Ce suicide d'une enseignante en Charente, la suspension d'un directeur de C.E.S., Vincent AMBITE dans les Bouches-du-Rhône nous semblent reposer avec force le problème de l'inspection et de la lutte contre la hiérarchie dans l'institution scolaire.

Nous n'en sommes plus à pouvoir uniquement faire appel à la bonne volonté individuelle des inspecteurs ou à celle de leur syndicat, le S.N.I.D.E.N. Nous devons voir concrètement comment lutter pour la suppression d'un corps d'autorité qui n'a pour nous aucune valeur pédagogique tout en replaçant cette lutte dans celle contre l'ensemble des hiérarchies scolaires : hiérarchie des maîtres sur les enfants, des proviseurs et directeurs sur les enseignants, etc.

Sur tous ces points, notre mouvement avance la réalité de ses pratiques :

- Pour l'enfance : le développement de la vie coopérative dans la classe et dans l'école, lieux d'expérimentation de rapports égaux permettant d'affirmer son autonomie par rapport à l'enseignant et aux adultes.
- Pour les enseignants, développement des équipes pédagogiques où concrètement s'expérimentent une pédagogie et une gestion fondée sur l'égalité et l'échange collectif.

Ces pratiques, nous les approfondissons dans un mouvement lui aussi coopératif, contribuant à sa place et en liaison avec le mouvement des travailleurs à la lutte pour le socialisme.

Ces positions de principe définissent pour nous des axes clairs, pour cette lutte contre l'inspection, élément d'un système hiérarchisé et fondé sur la soumission à l'autorité. Ces axes, articulés autour de nos pratiques Freinet sont les suivants :

- Suppression de la note pédagogique et du rapport d'inspection, outil essentiel de la répression des inspecteurs.
- Accueil et inspections collectifs.

I.C.E.M. - pédagogie Freinet
Secteur «LUTTE CONTRE LA REPRESSION»
le 17 mai 1978